



XII.

RETOUR MOMENTANÉ AU TOIT PATERNEL.

Il y avait environ huit mois que le petit Gerbert, placé sous la discipline scolastique de frère Benoît, se livrait avec une ardeur infatigable à toutes les études de ce temps. L'écolâtre était enchanté de son élève. Les sciences exactes étaient ce qui souriait le plus à sa haute intelligence. Sans maître, et presque par la seule force de son génie, il devinait presque toutes nos sciences. Tour à tour mathématicien, astronome, mécanicien, physicien,

il s'occupait toujours de choses ayant un but utile ; il allait en éclaireur dans les champs à peu près incultes alors de la science humaine.

Les résultats de ses travaux pouvaient en effet donner lieu aux fables les plus absurdes.

Ainsi cet enfant si petit, si délicat, que nous avons vu naguère veiller à la garde de ses chèvres capricieuses, arrivait peu à peu à devenir la personification scientifique de son époque. Même il la précédait de plusieurs siècles. Il ouvrait la voie pour une foule de découvertes ; il avait à cœur, comme il le disait souvent, de bien employer le temps qu'il consacrait à ses études, et, il faut le dire, le pauvre enfant, toujours les yeux sur les livres, donnait de studieux exemples à ses compagnons fainéants et joueurs.

Mais ces jeunes gentilshommes, comme ils avaient soin de le faire remarquer, étaient riches et n'avaient pas besoin de s'inquiéter de l'avenir, tandis que lui était pauvre et ne recevait que comme une sorte d'aumône le bienfait de la science.

Le père Ambroise était heureux d'avoir fait cette précieuse trouvaille dans les bois du Cantal, où l'on trouve d'ordinaire si peu de dispositions

pour les études littéraires. Son amour-propre était flatté d'avoir pu, par un tel choix, contribuer à la gloire de son monastère.

Gerbert vit tout à coup ses travaux suspendus par un de ces événements qui planent sur nos têtes à tous, et qui semblent de sérieux avertissements du ciel. Un songe vint l'avertir que sa bonne mère Marguerite était à toute extrémité sur son lit de douleur, et n'attendait plus que le moment de rendre son âme à Dieu. Il avait vu son père Bernard en proie au chagrin le plus poignant, retiré dans un coin de sa pauvre cabane, et demandant à Dieu la guérison de la malade qui était sans voix et sans connaissance. Les circonstances funèbres de ce songe avaient fait une forte et douloureuse impression sur l'esprit du studieux enfant. A chaque instant ces images de mort venaient se retracer avec leur triste couleur à son imagination épouvantée. En vain il chassait ces idées importunes, elles revenaient toujours, et toute sa force d'esprit ne pouvait en triompher.

Gerbert était en proie à une vive inquiétude ; toutefois, il n'en parlait à personne. A cette époque, personne n'aurait pu le rassurer. On ne savait pas

encore que les songes sont le plus souvent le résultat des pensées et des travaux de l'homme à l'état de veille. Oui; mais on a vu, on voit quelquefois des songes être des pressentiments de quelque malheur, et l'on peut, sans être superstitieux, se livrer à cette croyance.

Quoi qu'il en soit, l'idée de sa mère morte ou mourante avait fait sortir notre studieux enfant de son état habituel de paisible méditation. Sous le poids de ses craintes, il se rendit à l'église du couvent de bonne heure, pour y demander à Dieu le calme dont son âme avait besoin. Sa prière était fervente, mais elle était vague comme sa pensée, puisqu'il ignorait absolument ce qui avait pu se passer dans l'habitation de ses parents.

La vue d'un homme de son village qui abordait, dans une des cours du couvent, le père Ambroise, le ramena tout de suite à l'objet de ses vives préoccupations.

Il s'approche et, usant de la faveur dont il jouissait auprès du vénérable religieux, il aborde aussitôt le sujet qui l'intéresse si vivement.

— Bonjour, maître Girald, lui dit-il; nous apportez-vous des nouvelles d'Arpajon?

— Je ne serais pas ici sans cela, répondit Girald; c'est Bernard qui m'envoie pour vous annoncer que votre mère Marguerite est au plus bas, et qu'il faut faire diligence, si vous voulez la voir encore avant sa mort.

— Hélas! s'écria Gerbert, voilà donc mon rêve de malheur réalisé! Grand Dieu! miséricorde! prenez pitié de votre indigne serviteur. Bon père, dit-il au religieux, je pars à l'instant; vous feriez comme moi.... Les instants sont comptés; ils sont précieux quand il s'agit d'une vie que je dois regarder comme bien précieuse. Je pars donc; vous aurez la bonté d'arranger tout cela avec l'écolâtre, je vous en prie. Au revoir, le plus tôt possible.

Et, sans rien prendre, sans même attendre celui qui vient de lui donner la nouvelle, Gerbert se lance sur le chemin d'Arpajon, parcourant ce trajet avec ses petites jambes, comme s'il eût eu les bottes enchantées dont parlent les contes de fées.

Il courait, il trottait sur la route avec cette vélocité que peut donner l'amour d'un bon fils

pour sa mère. Il filait comme une flèche lancée par un vigoureux archer. Il lui tardait d'arriver. Tous les fils qui ont de bons sentiments comprendront cela facilement.

Arrivé à la porte de la cabane, un battement de cœur le saisit. Il n'ose ni frapper, ni entrer. S'il allait trouver sa mère morte ! Dans sa précipitation, il n'a pas seulement demandé quel était le genre de son mal. Il se reproche cet oubli, pousse la porte et entre en tremblant.

— Mon père, dit-il à Bernard, je vous souhaite le bonjour; que je vous embrasse !

Gerbert suffoquait en pressant son père contre son cœur.

— Et ma bonne mère, ajouta-t-il, comment a-t-elle passé la nuit ?

— Ta pauvre mère, mon enfant ?

Et Bernard, en prononçant ces simples mots, fit un geste de désespoir.

— Dieu est grand ! Il peut la sauver, dit Gerbert vivement.

— Ah ! enfant, Dieu l'a abandonnée, je le crains bien ! Nous n'avons plus qu'à la pleurer.

— Hélas ! hélas ! le mire (1) n'est-il donc pas venu ? dit Gerbert.

— Si, si, je l'ai fait appeler, dit Bernard avec tristesse ; mais comme nous ne sommes pas riches, il ne nous a ordonné que de lui faire boire une tisane qui est bien inutile.

— Comment ! inutile ?

— Oui, puisqu'elle ne passe pas, et que Marguerite, les dents serrées, ne saurait l'avalier.

— Voyons ma mère, puisque le mire l'abandonne ainsi, dit Gerbert avec l'autorité d'un docteur.

— Elle est de l'autre côté, dans la pièce du fond.

Gerbert entre ; la main et le cœur lui battaient en levant le loquet de la porte. Il voit un tableau navrant. Sa mère, sans connaissance, sans mouvement, presque sans pouls, était étendue, froide comme le marbre, sur un lit sans couverture et sans chaleur.

(1) On appelait, à cette époque et longtemps après, mire ou physicien, celui qui avait la prétention de guérir les malades.

L'enfant lui saisit la main avec tendresse.

— Mère, dit-il, me voilà ! C'est moi qui vous soignerai. Je serai le mire, le garde-malade, et, avec l'assistance du bon Dieu, nous obtiendrons peut-être votre guérison.

Et, en parlant ainsi, il recouvrait le lit pour réchauffer les membres glacés de la malade. Il avait soupçonné que la maladie de sa mère n'était qu'une léthargie, et ses connaissances médicales, quoique très-bornées, lui faisaient pressentir que c'était la chaleur qui pouvait ramener la vie. Il commença alors à pratiquer des frictions douces aux pieds, aux mains, aux bras, aux jambes et le long de la colonne vertébrale. Puis il fit plusieurs aspersion d'eau froide sur le visage et sur la poitrine.

— Père, dit-il à Bernard, tâchez de trouver de la farine de moutarde; j'en ferai un cataplasme qui produira, je l'espère, de bons effets. Après les frictions, j'essaierai de cela. La malade me semble un peu mieux, quoiqu'elle ne donne pas encore signe de connaissance. Elle vient de faire un long soupir.... Attendons !

Pendant que Gerbert frictionnait le bas des

jambes, le mire revint, tenant à la main une petite fiole.

— Que vois-je là ? s'écria-t-il ; on me prend ma malade.... C'est un manque de foi.... Il ne faut point avoir de délicatesse pour agir ainsi....

— Auriez-vous guéri ma mère ? répondit l'enfant sans se déconcerter.

— Peut-être, dit le mire ; j'ai un spécifique merveilleux.

— Que vous ne lui administrerez pas ; car vous faites sans doute payer vos drogues au poids de l'or.

— Dame ! ne faut-il pas vivre de son état ?

— N'aviez-vous pas abandonné ma mère, quand vous avez vu que le cas était grave et la maison pauvre ?

— J'ai réfléchi qu'avec ce médicament elle pouvait revenir à la vie, et je l'apporte, à condition qu'on me le paiera ; car....

— Je vous dis que la malade se passera du remède et du médecin, dit Gerbert sans hésiter.

— Comment ! comment ! c'est comme cela qu'on traite l'art de guérir ! dit le mire d'un accent furieux ; eh bien ! l'art de guérir se vengera....

— Retirez-vous, reprit Gerbert, retirez-vous, et laissez à un fils le soin de rappeler sa mère à la vie....

— Vous n'y parviendrez pas !

— Peut-être.

— Non, non; vous êtes trop ignorant.

— Je ne suis pas mire, voilà tout, répliqua Gerbert.

— Et quand vous le seriez, auriez-vous ce spécifique précieux, fruit de tant d'années d'études et de sacrifices, et qui ne peut se trouver que dans les gorges de l'Atlas? Je l'ai préparé moi-même et j'en attendais le plus heureux....

— Assez, assez, interrompit Gerbert; il faut en finir, laissez-nous.

— Voilà une hardiesse bien grande, d'arracher le malade à son médecin! Vous me le paierez, stupide ennemi de la science! Un élixir que j'avais pris plaisir à composer moi-même! Me renvoyer de la sorte! C'est un attentat contre l'art de guérir!

— Mon fils! dit Bernard avec l'accent de la conciliation, doucement, je te prie; ménage d'avantage cet homme savant, que nous consultons dans

toutes nos maladies, que nous avons consulté pour toi-même....

— Mon père, je m'en souviens bien, reprit Gerbert; car je souffre toujours du bras qu'il m'a soigné. Ce n'est pas là un fameux certificat de science.

— Eh bien! en partant, j'appelle sur vos têtes toutes les plus mauvaises maladies qui règnent sur le monde, et enfin puissiez-vous mourir de la peste!

— Merci, merci, dit Gerbert en fermant la porte sur lui; retournons vers notre malade, qui est bien débarrassée, soyez-en sûr, mon père.

Gerbert, ayant fait bouillir de l'eau, la jeta sur la farine de moutarde déposée dans un linge, et du tout enveloppa les jambes de sa mère. Quand l'action de ce condiment énergique commença à se faire sentir, on remarqua de légers mouvements dans les jambes de la malade, et Gerbert augura très-bien de ce retour à la vie, et attendit la réapparition de la connaissance et de la raison. Il prit le poste de garde-malade, observant avec une tendre sollicitude les symptômes que présentait la position de sa mère, et épiait les moindres variations.

L'état de Marguerite changea peu sensiblement dans la journée ; mais, vers le soir, des couleurs vermeilles succédèrent graduellement à la pâleur de son visage ; le pouls commença à donner un mouvement régulier ; elle ouvrit même les yeux et témoigna d'abord une sorte de stupeur ; mais quand elle reconnut son fils chéri auprès d'elle , un éclair de joie brilla dans ses yeux et donna de légitimes espérances.

Puis refermant bientôt les yeux, elle parut retomber dans son premier assoupissement ; mais ce devait être un assoupissement réparateur. Gerbert s'attendait à un pareil dénoûment de la crise. Pendant que sa mère reposait, il s'agenouilla dans un coin de la chaumière, et, s'adressant au Dieu qui peut tout, il s'exprima ainsi :

— Dieu saint, Dieu révééré dans tout l'univers, j'implore aujourd'hui votre bonté, qui est infinie. Vous avez une mère, vous voyez en elle un trésor de perfection et d'amour, et vous avez grandement égard à sa médiation auprès de vous. Daignez, dans votre miséricorde, prendre en pitié un être chétif, qui est votre fidèle serviteur ; daignez lui accorder ce qu'il implore avec tant d'instance, la

vie de sa pauvre mère, que voilà gisante sur son lit de douleur ! Daignez rendre à cette malheureuse femme la santé qui lui manque. C'est un fils bien dévoué, un chrétien fidèle, qui vous en supplie !

Après cette prière, exprimée avec feu et faite avec une foi profonde, le jeune Gerbert se releva avec cette douce sérénité de visage que donne la conscience d'une bonne action ; il alla reprendre au chevet de sa mère le poste que lui avait assigné sa tendresse. Il prenait la main de la malade, et s'apercevait avec satisfaction que la peau reprenait peu à peu son élasticité accoutumée. Il se disait, en pensant au charlatan qu'il avait éconduit un peu trop rudement, il est vrai, mais fort à propos toutefois : Les mires ne font pas de miracles, quoi qu'on en dise ; il fallait donc s'adresser à celui qui seul peut en opérer. C'est ce que j'ai fait, c'est ce que j'ai dû faire. Lui seul peut nous secourir.

Le père Bernard revenait de la ville, où l'avaient appelé ses obligations de serf ; il demanda à son fils par un signe de tête des nouvelles de la malade. Celle-ci venait de rouvrir les yeux ; Gerbert

s'en aperçut, et, pour donner plus de confiance à cette pauvre femme, il répondit à haute voix :

— Père, tout va bien ; la peau a repris sa fermeté, le pouls est devenu plus régulier, la respiration plus libre, et tout me fait croire qu'avec l'assistance de Dieu, ma mère Marguerite entrera en convalescence.

Ces paroles parurent ranimer la pauvre mère qui venait de les entendre ; elle put croiser ses mains l'une dans l'autre, et elle pria avec ferveur la bonne sainte vierge Marie, la grande consolatrice des affligés.

La nuit fut bonne, le sommeil paisible. D'heure en heure, on donnait à Marguerite une tasse d'une légère infusion de tilleul, et c'était Gerbert, le bon fils, qui, n'ayant pas voulu se coucher pour mieux veiller sur sa mère, était resté éveillé et tout habillé auprès du lit. Son but aussi avait été de soulager son père, qu'il savait avoir couru tout le jour au service de son maître. Deux besoins du cœur étaient satisfaits du même coup par le zèle pieux de Gerbert.

Les mêmes soins continuèrent le lendemain et les jours suivants. Marguerite était en convalescence ;

mais cette convalescence devait être longue et demander des précautions infinies. Gerbert se chargea aussi de veiller sur elle, d'éviter qu'elle ne fit la moindre imprudence d'une manière ou d'une autre. Son regard, fixé sur elle, ne la quittait pas un instant, excepté lorsque chacun allait prendre du sommeil.

Marguerite, grande et forte Auvergnate, d'une belle corpulence et d'un beau sang, se rétablit assez promptement. Gerbert avait passé environ un mois à la maison paternelle, et ce mois, loin d'être un temps de vacances pour lui, n'avait été qu'un temps de fatigue et d'anxiété. Enfin, sa mère remise dans son état normal, il pouvait songer à retourner à ses études si brusquement interrompues.

Il en hasarda quelques mots à sa mère ; mais celle-ci, pour prolonger le séjour de son fils, avait recours à toutes sortes de ruses innocentes, qui prouvaient la force de son affection maternelle.

— Mère, vous voilà à peu près maintenant comme avant votre maladie, lui disait Gerbert en caressant les grains d'un chapelet que Marguerite portait à son cou ; il faut que je songe à retourner

au monastère. Je finirais, en prolongeant mon séjour ici, par oublier le peu que je sais, et mes études se trouveraient retardées.

— Quel grand malheur, mon cher enfant ! répliqua la mère ; ne dirait-on pas que tu veux devenir cardinal ou pape ?

— Mère, je deviendrai ce qu'il plaira à Dieu ; mais il ne faut pas que la paresse et l'ignorance soient jamais mon partage. Vous seriez la première à m'en faire un reproche, et je le mériterais bien celui-là, mieux assurément que celui que vous me faites un jour de ne pas aimer mes parents. Je crois vous avoir prouvé....

— Ah ! cher enfant, n'achève pas ; j'étais bien injuste, ce jour-là ; je ne pouvais m'imaginer qu'on pût aimer à la fois sa famille et la science. Mais, dans cette malheureuse circonstance de ma maladie, comme tu as su me prouver le contraire !

— Bonne mère, vous le reconnaissez donc ? Eh bien ! votre jugement vous amènera à concevoir aussi que je dois avoir hâte de retourner à mes études de Saint-Gérauld, si je ne veux avoir du dessous dans mes études.

— Mon enfant, je reconnais aussi la justesse de ton raisonnement ; mais comme ma santé me laisse quelque chose à désirer, que j'ai de la peine à me servir de mes mains, j'aurais été ravie de pouvoir te garder encore une quinzaine avec moi.

— C'est impossible ; vous ne voudriez pas que, par ma faute, je manquasse les leçons d'un savant philosophe qui doivent commencer ces jours-ci ; vous ne voudriez pas que je me misse dans le cas d'être honni par les jeunes gentilshommes que nous avons parmi nous, jeunes gens de cœur pour la plupart, mais aussi grandement malicieux et moqueurs, et qui ne manqueraient pas de me berner et même de me faire les cornes pour mon ânerie.

Tandis que Gerbert s'exprimait ainsi avec une certaine véhémence, la porte s'ouvrit et laissa voir une paire de cornes bien fournies. L'enfant ne put s'empêcher de sourire.

— Vois-tu, mon enfant, dit Marguerite, c'est Jeannette qui vient joindre ses instances aux miennes. Tu n'as pu t'occuper d'elle, tandis que tu étais tout entier aux soins que tu me prodiguais. Elle vient se plaindre de cette négligence.... Est-ce que tu lui tiendrais rigueur ?

Gerbert alors appela Jeannette, comme autrefois ; elle accourut en faisant un bêlement tout à fait plaintif. Il lui donna un morceau de pain bis qu'il tenait à la main. La chèvre le léchait comme un ancien ami qu'elle venait de reconnaître, elle lui montrait avec un regard de tendresse deux petits chevreaux qui bondissaient autour d'elle.

— Oui, ma bonne Jeannette, dit Gerbert, je vois tes enfants ; ils sont bien jolis tes enfants, et j'aurais eu bien du plaisir à vous mener paître ensemble sur les rocs de la forêt ; mais j'ai eu des soins plus importants, et maintenant, ma bonne Jeannette, il faut que je m'éloigne encore, peut-être pour longtemps, peut-être pour toujours, à la volonté du bon Dieu ! Viens, ma Jeannette, que je t'embrasse ainsi que tes petits chevreaux.

Jeannette était une belle chèvre d'un beau pelage, de belles proportions ; elle s'approcha de son ancien maître avec ses deux petits, l'un tout blanc, l'autre blanc également, mais marqué en tête. L'ancien chevrier leur fit bien des caresses, leur émietta son morceau de pain bis, et revint auprès de sa mère, en considérant d'un œil affectueux les bons animaux qu'il venait de quitter.

— Vous le voyez, mère, dit-il, cette chèvre vient de me faire ses adieux, et je crois qu'elle a été sensible aux miens. Elle semble comprendre que je ne peux prolonger plus longtemps mon séjour ici. Mais, pour vous faire voir que je veux vous donner une raisonnable satisfaction, je veux bien rester encore une semaine. Après je partirai.

— Oui, mon enfant, répondit Marguerite avec affection, après cette semaine qui va commencer, je te laisserai partir.

— Tu n'y retourneras pas sitôt, dit Bernard, qui revenait de la ville : on vient de m'apprendre la nouvelle malheureuse de la mort de ton premier protecteur, et je crois que...

— La mort de qui ? demanda Gerbert avec un peu de préoccupation.

— Mon enfant, c'est le père Ambroise qui vient de mourir, m'a-t-on annoncé, et m'est avis qu'avant de retourner au couvent, la prudence te conseille d'attendre l'élection de son successeur.

— Le père Ambroise mort ! reprit Gerbert avec une profonde tristesse ; un si excellent homme, si bon chrétien, si doux, si plein d'aménité avec tout

le monde ! Espérons que ses vertus l'auront fait recevoir dans le saint paradis de Dieu.

Et, en prononçant cet éloge funèbre, il pleurait amèrement.

— Oui, c'était un bien digne religieux, reprit Bernard ; il était impossible d'être plus humain avec les pauvres gens. Il était toujours prêt à prendre la défense des serfs, et n'aurait pas souffert qu'ils fussent opprimés, malmenés en sa présence. Oh ! nous perdons gros à cette mort, voyez-vous ? Qui sait par qui on va le remplacer à l'abbaye ? C'est ce qui me faisait dire, Gerbert, que tu ferais bien d'attendre ici l'élection de son successeur.

— Oui, oui, dit Marguerite avec un mélange de tristesse et de joie, c'était le père Ambroise qui t'avait fait entrer au monastère et qui te protégeait ; il faut attendre qu'il ait un remplaçant avant d'y retourner.

— J'attendrai, ma mère, dit Gerbert en sanglotant.

— Oui, oui, dit Bernard, en accrochant sa veste à un clou dans la cabane, tout le monastère est en rumeur ; cette élection, quand elle aura

lieu, fera naître des intrigues, des cabales, comme ils disent ; il vaut mieux rester en dehors de tout cela.
